

# LES ARTS

Le goût  
des uns...

...le dégoût  
des autres

A g n è s J a o u i



**CHRONIQUE**  
*Le palace redoré*  
Page C 2

**UN LIEU, UN  
CRÉATEUR:**  
*Sylvain Lelièvre*  
Page C 3

**FORMES**  
*Hundertwasser*  
Page C 8

*Cinéma*  
Page C 4  
*Musique*  
Page C 6

*Le Goût des autres* d'Agnès Jaoui ouvrira le bal du FFM jeudi prochain. Film phénomène, celui-ci nous parvient auréolé de son immense succès dans l'Hexagone. Avec de bonnes idées à la base et une performance remarquable de Jean-Pierre Bacri en homme d'affaires moustachu et amoureux. Les Français se sont reconnus dans le miroir d'un film abondant les thèmes de l'exclusion, du sectarisme.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

**J**e l'ai rencontrée en mai dernier à Cannes en pleine cohue du festival, au 7<sup>e</sup> étage du chic Hôtel Martinez, terrasse glamour s'il en est, piste d'atterrissage des stars toutes catégories. Elle s'en foutait un peu d'ailleurs. Agnès Jaoui a beau être une étoile en France, elle arbore profil bas, joue de simplicité; sa vraie nature de toute évidence. Les anti stars sont toujours plus intéressantes que les autres, plus courtoises à tout le moins, moins dupes du succès aussi.

*Le Goût des autres* (scénarisé avec Bacri), sorti en France en mars, n'était pourtant projeté en aucune catégorie au festival de la Côte d'Azur. Qu'à cela tienne! Cannes est aussi un marché. Or, quand le nom d'une cinéaste circule sur toutes les lèvres, celle-ci finit par se pointer tôt ou tard sur la Croisette, histoire d'appuyer les ventes internationales. Le sauvage Bacri ne l'accompagnait pas, bien évidemment.

N'empêche: leurs noms sont devenus indissociables. Coscénaristes, acteurs des histoires qu'ils écrivent, Bacri et Jaoui constituent une *success story* ambulante, mais Jaoui a franchi toute seule le pas de la réalisation. Avec un succès qu'elle considère inespéré. *Le Goût des autres* vient de quitter l'affiche dans l'Hexagone après avoir atteint plus de quatre millions d'entrées. Jamais la réalisatrice n'avait rêvé pareil triomphe.

Première réalisation tant qu'on voudra, elle n'avait rien d'une néophyte pour autant, la dame. Jaoui et Bacri transforment en or tout ce qu'ils touchent. César du meilleur scénario au duo pour *Un air de famille* de Klapisch (adapté de leur propre pièce, laquelle avait récolté aussi le Molière). César de scénario aussi pour *Smoking, No Smoking* et *On connaît la chanson* d'Alain Resnais.

Élevée en banlieue, puis à Paris auprès d'un père conseiller en marketing, d'une mère psychothérapeute, elle précise que tout le tout le monde écrivait à la maison (son frère Laurent Jaoui est devenu réalisateur). Agnès aussi a eu vite la piqure.

VOIR PAGE C 2: JAOUI

# Le palace redoré

Voici donc le beau palace Impérial en train de faire peau neuve. Envolés, les sièges rouges au célèbre inconvient. Passés désormais à la petite histoire, les plus écapoutés d'entre eux dont le postérieur des cinéphiles conserve un souvenir meurtri. Dans les prochains fauteuils, tout aussi écarlates, il fera, paraît-il, bon s'asseoir lorsque le FFM s'élançera sur ses rails vendredi. Vous m'en voyez ravi.

D'une année à l'autre, nous, critiques de cinéma, comme le public et les membres du jury, nous sommes enfilés, stoïques sous les assauts du mal de dos, les séances de compétition du festival, pendant que le chic cinéma pourrissait en sa superbe ruine.

Serge Losique, manitou du festival et propriétaire dudit palace, est parvenu à convaincre l'État de secourir le vénérable établissement. L'année prochaine, si tout va bien — et si la Fondation privée de l'Impérial présidée par Roger D. Landry dégote assez de sous pour appuyer les fonds d'État —, ventilation, chauffage, maquillage, tout sera remis à neuf. Une marquise d'époque flottera même au gré du vent d'été. Alléluia!

Mes rapports avec Serge Losique ne sont pas au beau fixe, comprenons-nous bien. Entre lui et maints journalistes culturels (j'en suis), s'est établie une relation aigre, copieusement nourrie par les fins de non-recevoir assénées à maintes questions venues du parterre médiatique.

Cela dit, serait-il le diable en personne, que je me réjouirais de le voir sauver le plus beau cinéma en ville.



Odile Tremblay

Rideau de scène fastueux, moulures, fresques, prestance, j'ai toujours un petit éblouissement quand j'entre à l'Impérial. L'onéreuse cure de jouvence en vue (2 150 000 \$) n'a à mes yeux pas de prix. Bon! Le lifting en question permettra sans doute à Losique de livrer une guerre plus féroce encore au rival Ex-Centris, opposant fleuron d'hier à fleuron d'aujourd'hui. Rien n'est parfait. Mais Montréal a besoin d'axes de prestige en cinéma, fussent-ils dirigés par des ennemis jurés. Sauvons les meubles d'abord. Après, on regardera ce qui se passe.

Le renouveau de l'Impérial frappe d'autant plus l'esprit que l'ère est à la mise à mort des vieux cinémas de Montréal. De fait, la rédemption d'une salle vient ainsi masquer la mort des autres.

Déjà que le York, le Séville, écrins baroques du septième art, ont pourri sur pied. Dès l'instant où les mégaplexes prenaient racine en ville, les jours des anciennes salles se voyaient d'autant plus comptés. A mesure que tombent les anciens baux reliant les grandes

chaînes à leurs vieux cinémas, ces derniers ferment à la queue leu leu. Feu le Loews et le Palace ont emporté avec eux leur décoration baroque et leurs fantômes, le Complexe Desjardins nous a privé de salles qui se vouaient au cinéma d'auteur. A brève ou moyenne échéance, l'Égyptien, le Faubourg, les cinémas Atwater, le Dauphin sont appelés à s'évanouir à leur tour. Que des cinémas aient possédé (comme le Loews) une valeur historique, qu'ils répondent (comme le Dauphin) au besoins d'une clientèle de quartier, les voici au mieux condamnés, au pire déjà morts.

Les mégaplexes ont fixé de nouvelles normes de consommation. A moins d'être un Ex-Centris pourvu d'un riche mécène en arrière-scène, ou un Impérial, rescapé de prestige récoltant soudain la manne des fonds d'État, on change de vocation comme le Rialto qui se rit des lois patrimoniales ou on flotte dans les limbes, à l'instar de l'Outremont. La mort des petits cinémas, en plus de sacrifier la mémoire d'une architecture, sonne aussi le glas d'une vraie diversité cinématographique. A salles identiques, films identiques. Si le plus élégant joyau de la couronne montréalaise du tissu cinématographique est rescapé de l'hécatombe, on s'en réjouit, mais on regarde autour et on le trouve bien seul.

Les vieux cinémas accompagnent au dépotir les antiques théâtres, pareillement démodés, à l'instar des pianos mécaniques de Léveillé. Pour un Monument-National, un Corona sauvés de la ruine, combien d'anciennes maisons de spectacles s'éteignent? A raison? à tort. Parfois on ne sait plus. Ça semble

aléatoire, ces prises de décision en matière patrimoniale. La ville a sauvé un insignifiant Cinéma 5 et négligé un magnifique Rialto. Allez comprendre...

Samedi dernier, je me suis retrouvée, coin Beaudry et Sainte-Catherine, à une fête un brin pathétique. On y célébrait en petit comité le centenaire du Théâtre National. La vieille salle, fondée par l'homme de théâtre Julien Daoust, était vouée dès le départ aux pièces francophones. Glissant à partir des années 30 dans le burlesque, elle fut le berceau de la Proue, de Manda Parent, des Olivier Guimond, père et fils, d'Alys Robi, avant l'ascension du Théâtre des Variétés. Le directeur général du lieu, un Français, Michel Astraud, avait prévu monter un méga spectacle souvenir pour célébrer le centenaire cette semaine, mais tout est tombé à l'eau, faute de subventions suffisantes. Depuis deux mois, on y projette des films pornos, gays, à cause du quartier ambiant. «Le cul vient au secours du Théâtre National!» s'écriait Michel Astraud d'un ton comico-découragé.

Je regardais la plaque commémorative témoignant de la valeur historique du bâtiment, en me grattant la tête. Pourquoi? Pour qui, cette plaque? La fille du fondateur de ce théâtre, présente à la cérémonie, me demandait en écho: «Est-ce que ça vaut la peine de sauver ce théâtre? Si oui, qu'est-ce qu'on fait?» Un fonctionnaire en charge du dossier patrimonial pouvait-il répondre à ces deux petites questions? En tous cas, celles-ci flottaient encore sur le party comme des ballons à moitié dégonflés quand j'ai quitté les lieux.

otremblay@ledevoir.com



En plus de réaliser *Le Goût des autres*, Agnès Jaoui y incarne Manie, une jeune serveuse amoureuse d'un garde du corps.

## JAOUI

Jamais mieux servie que par elle-même

SUITE DE LA PAGE C 1

Cela dit, quand une comédienne se met à écrire des scénarios, c'est parfois parce que personne ne lui a offert les rôles qui lui plaisaient vraiment. Elle avoue se les ficeler elle-même un peu par dépit. «Si on m'avait demandé d'incarner de vrais beaux personnages, je n'aurais peut-être jamais écrit.» Jaoui se rappelle d'un ton presque horrifié ses efforts déployés jadis pour plaire aux producteurs, aux metteurs en scène, quand elle ne se sentait parfois ni le physique ni le tempérament de l'emploi. «Plaire, c'est vraiment affreux», répète-t-elle convaincue. Disons qu'elle plaît désormais par ses œuvres.

Elle avait toujours voulu être actrice, mais ce lien de dépendance avec le metteur en scène lui déplaisait souverainement. «C'est si infantilisant!» s'écrit-elle. Jaoui a fait ses débuts au théâtre, un temps dans l'écurie de Patrice Chéreau, réputé pour sa misogynie. Elle grimace un peu en évoquant l'épisode. Un ange passe. Décidément, Jaoui ne sera jamais si bien servie que par elle-même... et par Bacri.

En 1987, tournant dans la vie de Jaoui: cette rencontre décisive avec Bacri, appelé à devenir son amoureux et son compagnon de travail. Leur première pièce de théâtre, *Cuisine et dépendances*, un succès bœuf, leur valait un premier Molière en 1993. C'était parti. Au départ, elle broyait davantage les histoires et lui, les dialogues. Aujourd'hui quand on lui demande quoi répondre, elle ne sait vraiment pas. Ils ont chacun leurs cahiers, leurs stylos, s'entendant sur le thème après longues discussions, et le produit constitue une véritable aventure commune.

«Pour Le Goût des autres, on voulait écrire un polar, précise-t-elle et puis, le thème de l'exclusion s'est imposé doucement. Nous sommes partis du constat que les gens fréquentent les gens de leur milieu et en viennent à mépriser les autres, les exclus de leur chape. Le goût devient une dictature. De là est née l'idée du film: mettre en scène différents milieux

qui peuvent difficilement s'interpénétrer. Leurs codes sont trop différents.» Il faut dire qu'en France, où tout est codifié, l'interpénétration des milieux sociaux se fait particulièrement mal...

L'exclusion, Jaoui affirme connaître. Parisienne, soit, mais d'origine juive et tunisienne. «Je me suis toujours sentie en décalage dans tous les milieux, confesse-t-elle. Bacri de son côté possède une indépendance d'esprit si marquée que forcément, ça l'isole.»

«Le Goût des autres n'est pas pour autant une critique de l'autre, mais une observation de la vie, de la société.»

Bacri y incarne un homme d'affaires inculte et un peu balourd qui s'amourache d'une comédienne de théâtre. Le troupe se moque de lui bien entendu. Il n'est pas du bâtiment. «C'est la première fois qu'il joue un rôle aussi vulnérable», constate Jaoui. Elle même incarne une serveuse ayant une aventure avec le garde du corps de l'homme d'affaires.

La réalisation la tentait depuis longtemps, mais elle a longtemps craint de faire le saut. Une fois à la barre, elle s'y est soudain sentie très seule, même si Bacri l'appuyait. C'est lui qui prenait les rênes de la réalisation quand Jaoui entrait dans sa

peau d'actrice. Renoncer à jouer, elle ne pouvait s'y résoudre, elle affirmait aimer trop ça. Le rôle principal la tenta un moment, puis elle le tricota pour la comédienne de théâtre Anne Salvato, qu'elle juge injustement méconne. «En France, existe un fossé entre les théâtres subventionnés et les théâtres privés. Le public des uns snobe celui des autres, cloisonnements qui rejoignent le thème du film. Disons qu'on a décloisonné Anne Salvato, une grande comédienne du théâtre subventionné, pour l'entraîner dans un autre univers. Et puis on avait tellement envie de travailler avec elle...»

Au découpage, c'est Woody Allen qui l'a surtout inspirée, mais Jaoui a revu aussi des films de Cassavetes, de Truffaut. «Je voulais être le plus simple possible, faire la part belle au texte et aux acteurs.» La technique lui a réussi, en tous cas.



Jean-Pierre Bacri (à gauche) incarne dans *Le Goût des autres* un homme d'affaires balourd qui s'amourache d'une comédienne.

## Apprivoiser l'indomptable...

saison théâtrale

2000-2001

5 AU 16 SEPTEMBRE 2000

### Trick or Treat

De Jean Marc Dalpé Mise en scène : Fernand Rainville  
Avec : Frédéric Blanchette, David Boutin, Pierre Curzi, Jean Marc Dalpé et Maxime Denommée  
Une production du Théâtre de La Manufacture

26 SEPTEMBRE AU 14 OCTOBRE 2000

### Sur le bord de la fenêtre, un tout petit chien en flammes

De Patrick Quintal Mise en scène : Luce Pelletier  
Avec : Nicole Leblanc et Patrick Quintal  
Une production du Théâtre du Double Signe

19 OCTOBRE AU 11 NOVEMBRE 2000

### Territoire

Texte et mise en scène de Patrice Dubois  
Avec : Marie-Joanne Boucher, Daniel Desjardins, Claude Gagnon, Marie-Claude Camache, Richard Lemire, Michel Mongeau, et Christiane Proulx  
Une production de Janvier Toupin Théâtre d'Envergure

16 NOVEMBRE AU 9 DÉCEMBRE 2000

### Cyber Jack

Texte et mise en scène de Michel Monty  
Avec : Michel Cardin, Stéphane Demers, et Brigitte Poupart, Christian Bégin, Stéphane Crête, Louis Champagne, Ellen David, Roger Larue et plus...  
Une production de Trans-Théâtre

12 AU 23 DÉCEMBRE 2000

### Contes Urbains

Textes de Yvan Bienvenu  
Une production du Théâtre Urbi et Orbi

9 JANVIER AU 3 FÉVRIER 2001

### Le Rire de la mer

De Pierre-Michel Tremblay  
Mise en scène : Marie Charlebois  
Avec : Christian Bégin, Marie Charlebois, Patrice Coquereau, Pier Paquette et Isabelle Vincent  
Une production Les Éternels Pigistes

13 FÉVRIER AU 24 MARS 2001

### Le Monument

De Colleen Wagner Traduction : Carole Fréchette  
Mise en scène : Martine Beaulne  
Avec : Maxime Denommée et Monique Mercure  
Une production du Théâtre de La Manufacture

27 MARS AU 31 MARS 2001

### les 7 jours de Simon Labrosse

De Carole Fréchette Mise en scène : Martin Faucher  
Avec : Philippe Cousineau, Daniel Parent et Sophie Vajda  
Une production du Théâtre de La Manufacture

10 AVRIL AU 19 MAI 2001

### L'Affaire Dumouchou

De Lise Vaillancourt Mise en scène : Martin Faucher  
Avec : Jean Besré, Macha Limonchik, Monique Miller et Denis Roy  
Une production du Théâtre de La Manufacture

23 MAI AU 16 JUIN 2001

### 4x4

De François Archambault, Yvan Bienvenu, Nathalie Boisvert, Emmanuelle Roy  
Mise en scène : Martin Desgagné  
Avec : Mélissa Curzi, Violette Chauveau, Louie-Martin Despa, Marie-Josée Forget, Martin Fréchette, Emmanuelle Jimenez, Pierre Limoges, Sandy Manswell, Margaret McBrearty, Alexandre Méreineau, Stéfane Perreault, Sébastien Rajotte, Stéfane Simard, Marie-Hélène Thibault, Cuyline Tremblay et un autre comédien  
Une production du Théâtre Officiel del Farfadet

À La Licorne, on s'abonne à la «série» !  
2, 4, 10 spectacles... plus on est mordu, plus on économise !

4559, Papineau, Montréal (coin Mont-Royal)  
Abonnements / Réservations : 514-523-2246

LA LICORNE  
direction artistique La Manufacture

## ARTS

UN LIEU, UN CRÉATEUR

## Un piano dans une page blanche

Musique, peinture, danse, littérature, théâtre: sans lieu qui permette à l'esprit créateur de s'épanouir, ces mots demeurent des catégories, sans doute commodes pour le classement mais qui attendent d'être habitées par les œuvres. Celles-ci ne tardent pas à venir tant le génie du lieu renvoie aussi à ce que deux ou trois Grecs rêveurs ont appelé l'inspiration. Pendant tout l'été, nous vous invitons à entrer dans les coulisses de la création en visitant l'atelier, la chambre, le loft ou le studio de quelques artistes du Québec choisis dans différentes disciplines. Soyons modernes: ces lieux sont éclatés, tout à la fois espace mental et cadre physique. On les trouvera aussi bien dans la rue que dans tel café où l'on a ses habitudes.

On l'imagine à Outremont, sur le Plateau, ou alors à la campagne dans une splendide victorienne. On le croirait baignant dans l'art, entouré de tableaux et de mille belles choses inutiles, ou alors en pleine littérature, plaquant ses notes et couchant ses mots entre d'immenses bibliothèques en bois lambrisé, ou encore parmi les souvenirs et artefacts de ses quarante ans de chanson. Nenni. Pour créer, Sylvain Lelièvre n'a besoin que d'un piano et de lui-même: dans le bas de duplex qu'il habite depuis vingt et un ans à Ville d'Anjou, l'inspiration n'est surtout pas sur les murs.

SYLVAIN CORMIER

Maldonne. Il y a eu comme qui dirait un malentendu. C'est la chanson qui m'a induit en erreur. Dans Les Choses inutiles, chanson éponyme du dernier album de Sylvain Lelièvre, c'est tout comme ça fourmillait d'objets. Des tangibles («disques en vinyle», «orchidées», «masques d'Eschyle», «contes de fées», «bibelots débiles», «photos où l'on fait des milles»), mais aussi des intangibles («charme fuyant d'un profil» et des purement poétiques («la voix des poètes en exil»), voire des comestibles («les langoustines sur le grill»). J'imaginai son chez-lui comme muse. Une mosaïque de belles choses inutiles autour des utiles, reflétant les goûts d'un homme de goût.

J'avais mal lu. La chanson commence ainsi: «Moi j'aime les choses inutiles...» Nulle part Sylvain Lelièvre ne parle-t-il de les posséder. L'erreur était sur la personne: c'est moi qui amasse, encadre et affiche tout. «J'ai effectivement encore des vinyles, relativement en digne fan d'Eddy Duchin, mais je n'ai pas l'esprit collectionneur comme toi.» Normal, c'est un artiste: il a l'esprit créateur. Les choses inutiles sont dans sa tête et son cœur, matériel immatériel des paroles et musiques de chansons. Pas besoin de s'en entourer, pour ne pas dire: s'en encombrer.

Ceci expliquant cela, première constatation: il n'y pas grand-chose dans le sous-sol chez Sylvain Lelièvre. Pas grand-chose d'autre que l'essentiel: un piano à queue, qui occupe la moitié de l'espace dans la pièce principale, une console de son, des haut-parleurs et un petit clavier électronique formant carré dans l'autre moitié. Aux murs: couleurs pâles et nudité nue. Ou peu s'en faut. Pas de photos de l'artiste avec ses pairs, bras dessus bras dessous. Pas de disques d'or comme chez les vedettes ou les géants de vedettes. A peine une affiche de sa tournée de l'hiver dernier avec Pierre Barouh («ça ne restera pas là longtemps...»), une petite étagère de cassettes «pas classées...», une colonne de pochettes de ses disques, laminées. En encore, pas toutes. «Ce n'était pas mon idée. Je vais finir par les enlever. En fait, la seule chose qui a une signification, c'est cette toile que Philippe Asselin m'a offerte parce qu'il avait aimé mes chansons. Elle s'intitule La Basse-Ville. C'est aussi le nom de ma compagnie de production.»

L'entendant, j'ai l'impression qu'il ne les avait jamais vraiment regardés, ses murs tout nus. Jamais levé les yeux de ses noires et blanches ou de sa console. «Mon Félix n'est même pas là, observe-t-il d'un œil neuf. Je dis MON Félix: j'en ai gagné un seul.» Chez d'autres, la statuette serait au-dessus du foyer, ou alors bloquerait une vieille porte antique dans une extraordinaire maison deux fois extraordinaire. Mais bon, il n'y a pas de foyer, pas plus qu'il n'y a de vieux bois: Sylvain Lelièvre habite depuis plus de vingt et un ans un bas de duplex à Ville d'Anjou.

Fidèle

Oui, Ville d'Anjou. Rez-de-chaussée, sous-sol. Brique blanche des années 60. Maison pareille à celles de gauche, de droite, d'en face et de biais. Il faut

l'adresse pour trouver l'ancre du joueur de piano qui aime tant «les treizièmes et les accords fuckés»: la description de la façade ne suffirait pas. «C'est vrai que je suis plus naturellement Plateau, concède-t-il, mais ça coûterait beaucoup plus cher pour disposer du même espace. En fait, c'est la disponibilité de cet espace-ci qui m'a amené à habiter Anjou.» L'artiste a beau se doubler d'un professeur de littérature au cégep, manne n'est jamais tombée sur son coin de paradis: Sylvain Lelièvre mène depuis près de quatre décennies une remarquable carrière modeste.

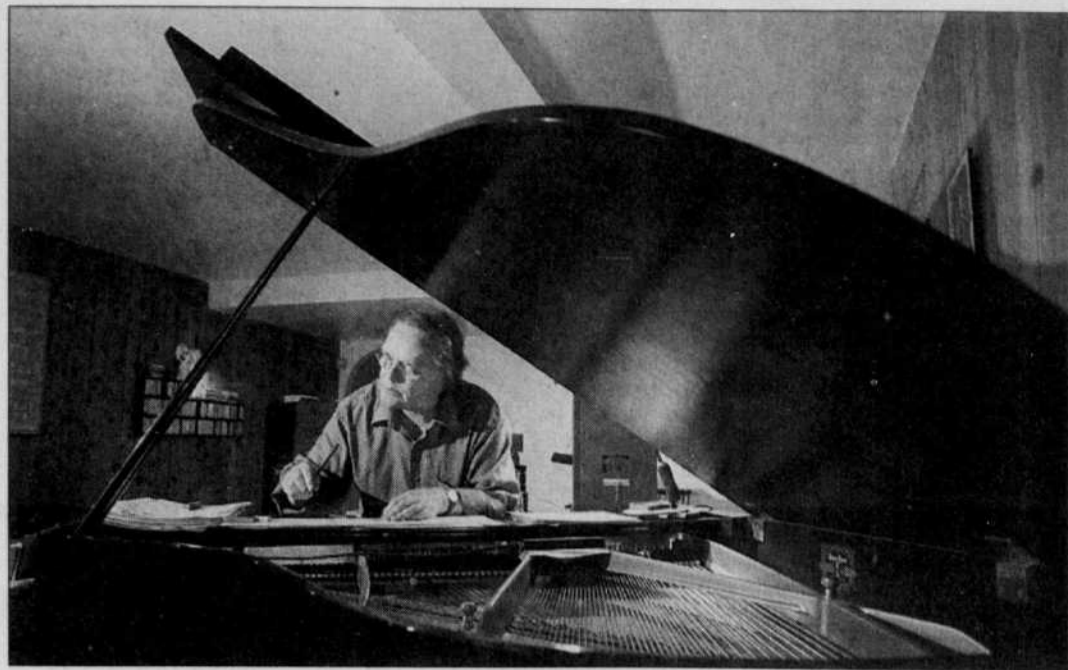
Mais serait-il Plamondon qu'il ne vivrait pas tellement autrement. Le lieu est d'abord pratique parce que c'est ainsi qu'il travaille le mieux. Vie de famille en haut, création en bas. L'ostentation, il ne connaît pas. «J'ai tout ce qu'il me faut. Mon piano, mon studio de préproduction. Si je voulais faire un disque tout seul, je disposerais de 26 pistes. En plus, c'est un lieu de répétition. Ça fait des années qu'on répète ici.» Lelièvre est un fidèle: le contrebassiste Vic Angelillo et le batteur Gérard Masse l'accompagnent presque depuis sa naissance (d'artiste...). Il a rencontré sa compagne actuelle à l'âge de 17 ans. Le piano est là, lui, depuis 1982. «Un cadeau de Marie-Hélène», précise Lelièvre en souriant affectueusement. Marie-Hélène, parue en 1976 sur l'album Programme double, est sans doute la plus connue des chansons de Sylvain Lelièvre, sa seule véritable héroïne des palmarès. «Elle rapporte encore, c'est assez étonnant.» Bon an mal an, fidèle comme lui, Marie-Hélène apporte son millier de dollars au moulin.

Lequel moulin, faut-il ajouter, roule entièrement à sa propre eau. Sylvain Lelièvre, en effet, s'appartient. L'auteur-compositeur est son propre éditeur, rare lucidité dans le monde fort exploité de la création artistique. «C'est ce qui me rend le plus service», résume-t-il sans vantardise. Lelièvre n'est pas pour autant, à la Vigneault, l'archiviste en chef de son propre musée.

Au fond du sous-sol, deux pièces, plus petites, sont consacrées à la paperasse. Celle de gauche sert à l'écriture des textes de chansons (et la préparation des cours), l'autre pour les archives... incomplètes. Sylvain Lelièvre n'a pas religieusement conservé ses programmes de spectacle, ni rigoureusement actualisé son dossier de presse. «C'est sûr qu'on garde des coupures, mais je ne les ai jamais classées. Ma fille s'en est occupée à un certain moment.» Parfaitement répertoriées et immédiatement utilisables, par contre, sont les partitions et textes. «Si tu me demandes les paroles des chansons, elles sont toutes là, en ordre. Sur le disque dur avec des copies de sécurité. Fiches techniques pour toutes les formations. Numéros d'assurance sociale des musiciens.» Ce qu'il faut à un artiste actif. «Tu peux me demander ce que j'ai chanté à Saint-Hyacinthe en 1979, c'est dans l'ordinateur, parce que si je retourne chanter là, j'ai pas le goût de chanter les mêmes chansons.»

«Les archives, continue-t-il, ce n'est pas mon travail. Quand j'ai chanté aux Oiseaux de passage [quinze soirs complets à la suite du dernier album], Pierre Jobin, qui anime cette très agréable petite salle de ma ville natale de Limoilou avec sa copine Renée Marcoux, avait organisé une petite exposition à mon sujet. Il y avait des affiches de mes débuts, des documents émouvants pour moi. C'était formidable, mais je ne me verrais pas entouré de ces choses-là. Tu sens ton âge et ce n'est pas trop bon de se sentir vieux.» Le quinquagénaire a encore l'horizon lointain. «Quand je serai vieux, j'espère que j'aurai assez de lucidité pour le sentir tout seul.»

D'ici là, il crée. Toujours dans le sous-sol, sauf exception: son chouette roman Le Troisième Orchestre a été écrit dans une maison louée à la campagne, avec vue sur lac. Et réécrit à Ville d'Anjou, comme de raison. Au moment de l'entrevue, Lelièvre est d'ailleurs en plein travail: il compose de nouveaux arrangements jazzy pour son spectacle du Festival international de jazz de Montréal. Profitant de la séance de photo, il poursuit son œuvre, une main sur les notes, l'autre couchant sur le papier les contrepoints harmoniques. Le photographe croque la scène, j'y assiste, et Lelièvre, tout naturellement, nous oublie. Comme les murs. «Bon, si le saxo ténor joue ça...» Entre le piano, les mains, la tête et le cœur de Sylvain Lelièvre, la création a lieu. Autour, le lieu de la création est une page blanche.



ERIC ST-PIERRE LE DEVOIR

Pour créer, Sylvain Lelièvre n'a besoin que d'un piano et de lui-même.

## Abonnement à la série de 7 ou 5 spectacles ! Saison 2000-2001

Du 22 août au 16 septembre 2000

MAUDITE MACHINE — ABLA FARHOUD

Mise en scène :  
Louise Laprade  
Avec Nicole Leblanc.

Nicole Leblanc



Du 26 septembre au 21 octobre 2000

QUI A PEUR DE VIRGINIA WOOLF ? — EDWARD ALBEE

Traduction : Michel Tremblay

Mise en scène :  
Martin Faucher

Avec Louise Marleau,  
Raymond Cloutier,  
Pascale Desrochers  
et Patrick Lauzon.

Louise Marleau



Raymond Cloutier



Du 7 novembre au 2 décembre 2000

L'HEUREUX STRATAGÈME — MARIVAUX

Mise en scène :

François Barbeau

Avec Markita Boies,  
Monique Spaziani,  
Catherine Sénart,  
Jean Petitclerc,  
Gabriel Sabourin,  
Jean Asselin,  
Nicolas Canuel,  
François Longpré  
et Dominique Côté.

Markita Boies



Monique Spaziani



Du 12 décembre 2000 au 6 janvier 2001 (HORS ABONNEMENT)

AVEC LE TEMPS, CENT ANS DE CHANSONS

Conception et mise en scène :

Louise Forestier

Directeur musical et arrangements :  
Jean-François Groulx

Musiciens :  
Jean-François Groulx  
et Jean-Bertrand Carbou

Avec Louise Forestier,  
Kathleen Fortin, Lynda Johnson,  
Hélène Major, Louis Gagné et Serge Postigo.

Louise Forestier



Serge Postigo



Du 23 janvier au 17 février 2001

INTÉRIEUR — MAURICE MAETERLINCK

Mise en scène : Denis Marleau

Avec Gabriel Gascon,  
Gregory Hlady,  
Pascale Montreuil,  
Marie-Claude Marleau,  
Annik Hamel,  
Daniel Soulières,...

Gabriel Gascon



Gregory Hlady



En collaboration avec le Théâtre Ubu.

théâtre ubu

Du 6 au 31 mars 2001

VENECIA — JORGE ACCAME

Traduction : André Melançon

Mise en scène :

Guillermo de Andrea

Avec Kim Yaroshevskaya,  
Linda Sorgini,  
Marie-Chantal Perron,  
François L'Écuyer,  
Pauline Lapointe,...

Kim Yaroshevskaya



Linda Sorgini



Du 17 avril au 12 mai 2001

LES FOURBERIES DE SCAPIN — MOLIÈRE

Mise en scène :

Jean-Louis Benoit

Avec Marcel Leboeuf,  
Anne Dorval,  
Isabelle Blais,  
Claude Prégent,  
Pierre Collin,  
Guy Jodoin,  
Roger La Rue,  
Charles Lafortune,  
Gina Couture,...

Marcel Leboeuf



Anne Dorval



Du 22 mai au 16 juin 2001

LA CHAMBRE BLEUE — DAVID HARE (Librement inspirée de La Ronde d'Arthur Schnitzler)

Traduction :

Serge Denoncourt

et Maryse Warda  
Mise en scène :  
Serge Denoncourt

Avec Pascale Desrochers  
et Normand D'Amour.

Pascale Desrochers



Normand D'Amour



théâtre du rideau vert

Hydro Québec partenaire de saison



Abla Farhoud

théâtre du rideau vert

Du 22 août au 16 septembre 2000

Mise en scène : Louise Laprade  
Avec Nicole Leblanc

Assistance à la mise en scène : Edithe Le Hesran  
Concepteurs : Claude Goyette, Mérédith Caron,  
Claude Cournoyer, Larsen Lupin et Francis Laporte

(514) 844-1793 — www.rideauvert.qc.ca

4664, rue Saint-Denis — métro Laurier  
Service de garderie les samedis et dimanches  
en matinée, sur réservation seulement.

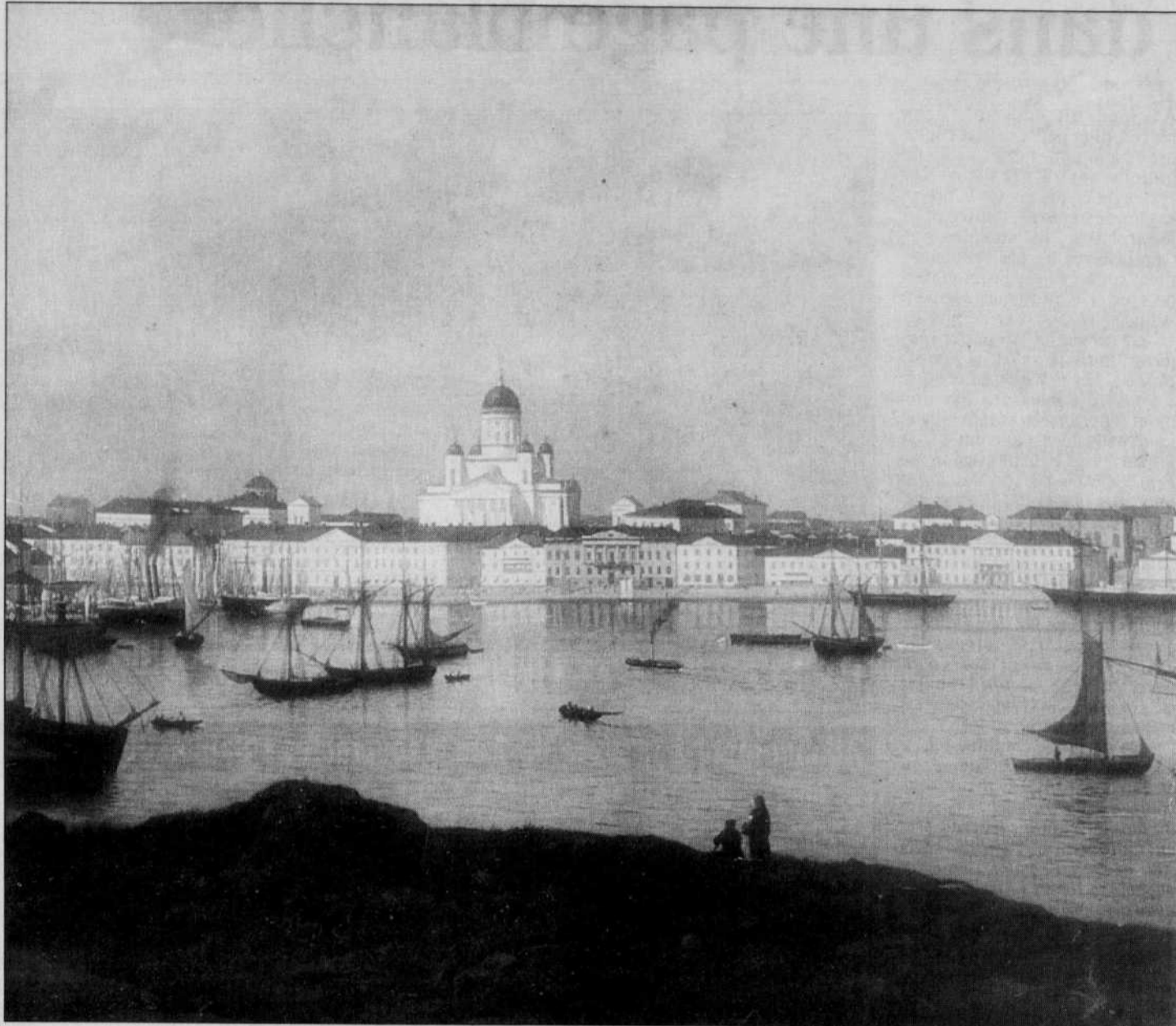


Les Lundis Classiques du Rideau Vert

Premier concert le 23 octobre 2000 à 20 h  
La France — Fauré, Debussy et Ravel

Téléphone : (514) 845-0267 Télécopieur : (514) 845-0712 Courriel : info@rideauvert.qc.ca Site Web : www.rideauvert.qc.ca

Helsinki, capitale culturelle de l'Europe



Huile d'Oscar Kleiné représentant le Port-Sud d'Helsinki (1877).

EINO E.SUOLAHTI, 1973

## Les 450 bougies d'Helsinki

En tout, 450 activités officielles se déroulent d'un bout à l'autre de l'année dans tous les domaines

HERVÉ GUAY

Helsinki — La ville d'Helsinki souffle cette année ses 450 bougies. Pour cet anniversaire, des célébrations ont cours jusqu'en décembre de telle sorte que l'agglomération urbaine de 900 000 habitants bourdonne d'activités. Dans ce domaine comme dans d'autres, les Finlandais ont tenté de bien faire les choses.

Rien ne préparait pourtant Helsinki à devenir la capitale d'un futur État nordique lorsque la ville a été fondée en 1550 sur ordre du roi de Suède, Gustave Vasa. Mais la rivalité russo-suédoise aidant, Helsinki obtiendra une forteresse maritime en 1748, Sveaborg (aujourd'hui rebaptisée Suomenlinna). La chose constituera un

argument de poids au début du XIX<sup>e</sup> siècle quand le tsar Alexandre 1<sup>er</sup> décida de doter le Grand Duché de Finlande, devenu autonome et arraché à la Suède, d'une nouvelle capitale.

On songera alors à la petite bourgade située bien plus près de Saint-Petersbourg que Turku, l'ancien centre administratif sous la domination suédoise. L'autre raison qui joue en faveur d'Helsinki vient de ce que l'empire russe peut de la sorte se débarrasser des sympathies suédoises ayant cours à Turku, qui se trouve en outre bien plus près de Stockholm. Après les incendies de 1808-1809, Helsinki sera donc reconstruite par les Russes avec un faste sans précédent, lui donnant des airs de petit Saint-Petersbourg.

Les autorités d'Helsinki ont de plus profité des célébrations qui entourent le 450<sup>e</sup> anniversaire pour marquer le coup et faire désigner la ville comme l'une des capitales culturelles de l'Europe au cours de l'an 2000. En tout, 450 activités officielles se déroulent d'un bout à l'autre de l'année dans tous les domaines. Jusqu'aux restaurants de la ville qui offre des petits plats plus raffinés que de coutume pour contenter aussi bien l'estomac du touriste consentant que celui des citadins attirés par les nombreuses festivités.

### Festivals, architecture et design

Bien entendu, l'été a été particulièrement grouillant avec sa succession d'expositions, de concerts, de mini-festivals de musique, de danse ou d'opéra. Mais l'événement vise aussi à mettre en évidence le savoir-faire finlandais tel qu'il s'est manifesté pendant le dernier siècle, en architecture et en design, par exemple. L'histoire de la ville est aussi à l'honneur que l'on a voulu rendre aux gens qui l'habitent grâce à une exposition mobile qui se déplace d'un lieu à l'autre. Mais d'autres grands musées, comme celui de la ville d'Helsinki, s'occupent aussi de la dimension internationale en présentant une excellente rétrospective de la photo soviétique du siècle dernier.

Le programme d'activités à lui seul compose un magazine substantiel, aussi disponible sur la grande toile ([2000.hel.fi](http://2000.hel.fi)). On y trouve en outre le détail des activités au jour le jour. Et si ce n'est pas encore assez, chaque semaine, le *Helsinki this week* répète encore l'information en anglais sous forme d'une petite brochure qui se glisse dans la poche d'un veston.

Électrique à souhait, le programme inclut aussi bien des artistes populaires, comme le gra-

phiste américain Keith Haring, qu'un surréaliste oublié tel que Paul Delvaux dont l'univers revivra d'octobre 2000 à janvier 2001. Quant à l'amateur d'opéra, il peut aussi bien redécouvrir l'opéra baroque *Ulysse* de l'obscur compositeur français Jean-Féry-Rebel que se rendre à la création du *Roi Lear* d'Aulis Sallinen, composé pour l'occasion. Bien entendu, l'art urbain n'a pas été oublié. Même le fameux sauna finlandais trouve place dans cette gamme d'activités. Chaque mois, un sauna de la région est désigné à qui revient l'honneur de défendre la tradition.

### Variété

Parmi toute une série d'événements, j'ai assisté, dans le cadre du festival Non Stop Puppets, à un *Frankenstein* néerlandais et décapant dans un petit théâtre expérimental d'Helsinki. Mais j'aurais pu aussi bien aller vers un spectacle de nouveau cirque ou attendre septembre pour aller voir de quoi le cinéma asiatique a l'air.

Toutefois, si l'ambiance est à la fête, Helsinki ne se transforme pas pour autant en ville électrisante, démontée par tant d'activités. Dans leur sagesse, les organisateurs ont préféré la variété et la multiplicité des événements à échelle humaine aux

foles records et aux spectacles à grand déploiement. Encore que pour les amateurs de bains de foule, quelques grands concerts donnés au Stade olympique, comme celui de Placido Domingo le 26 août, ont été prévus. Mais l'on aurait tort de chercher à Helsinki une frénésie qui ne s'accorde guère avec la taille de la ville et la mesure de ses habitants. En matière de festivités, ces célébrations semblent illustrer que, comme leurs champions olympiques, les Finlandais aiment mieux les plaisirs de longue haleine et qui tiennent bien la distance.

Si l'ambiance est à la fête, Helsinki ne se transforme pas pour autant en ville électrisante



MARC GINOT/NON STOP PUPPETS

Un *Frankenstein* néerlandais et décapant dans un petit théâtre expérimental d'Helsinki, donné dans le cadre du festival Non Stop Puppets.

CINÉMA

## Des mètres et des mètres de cauchemars bien orchestrés

THE CELL

De Tarsem Singh. Avec Jennifer Lopez, Vince Vaughn, Vincent D'Onofrio, Marianne Jean-Baptiste, Dylan Baker. Scénario: Mark Protosevich. Image: Paul Laufer. Montage: Paul Rubell, Robert Duffy. Musique: Howard Shore. États-Unis, 2000, 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

L'intérêt du *Silence des agneaux* provenait de la fascination qu'éprouvaient l'un pour l'autre les deux personnages principaux, elle du côté du Bien, lui du côté du Mal. *The Cell*, premier film de Tarsem Singh, repose sur un semblable rapport de fascination, commandé cette fois par l'intimité forcée entre Catherine (Jennifer Lopez), psychologue pour enfants, et Stargher (Vincent D'Onofrio), un tueur sadique atteint d'une schizophrénie aiguë qui, au moment où la police et le FBI s'approprient à lui mettre la main au collet, a glissé dans un coma profond.

Drôle d'endroit pour une rencontre, direz-vous. Or une découverte neurologique des plus hasardeuses permet à Catherine de pénétrer le subconscient des comateux et de les soigner de l'intérieur. Cela dit, lorsqu'un agent du FBI (Vince Vaughn) lui amène Stargher, ce n'est pas pour qu'elle le guide jusqu'à la lumière, mais bien pour qu'elle obtienne de lui l'information nécessaire pour le conduire à l'endroit où il a séquestré sa dernière victime, une jeune femme qui, comme l'exige son rituel, mourra par noyade au terme des quarante prochaines heures.

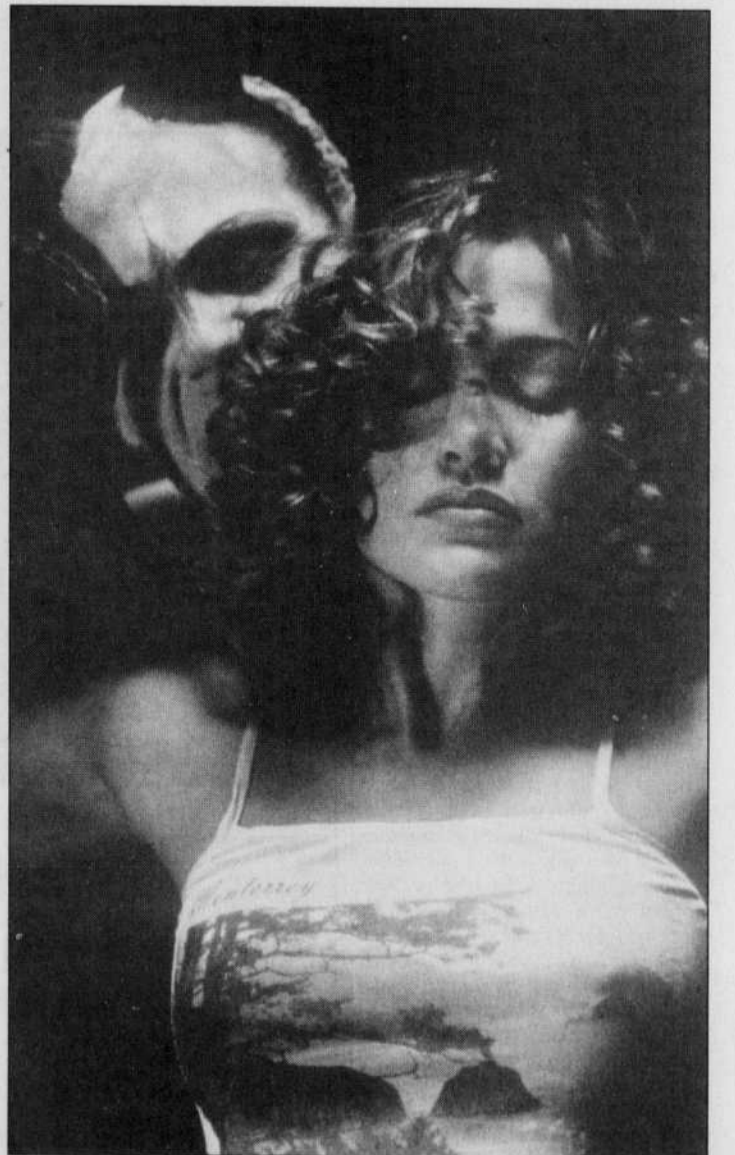
Avec d'une part le compte à rebours comme moteur de l'enquête, et de l'autre les méandres de l'inconscient du tueur où celle-ci nous plonge à intervalles réguliers, le scénario de Mark Protosevich travaille sur deux tableaux, voire deux espaces à la fois. Et donne lieu, dans ce second espace, à des séances de cinéma surréaliste parmi les plus inspirées des dix dernières années.

Ces séances, où la douleur et

le Mal flambaient dans des appareils trompeurs, jettent (heureusement) dans l'abîme freudien une enquête policière hautement prévisible, qui a fort à faire pour se démarquer de celles qui ont fait frémir les spectateurs par le passé. Certes, quelques aspects visuels rappelant avantageusement l'excellent *Morts suspectes* (*Coma*), de Michael Crichton, ainsi qu'une analogie avec la légende de Thésée et le Minotaure s'imposent comme les principaux points d'ancrage d'un film qui va et vient entre le fantastique et le mythique, au gré d'un montage hypnotique signé Paul Rubell (*The Insider*).

Il manque cependant quelques ressorts supplémentaires qui sortiraient du coma de la figuration des deux ou trois personnages périphériques, que Tarsem Singh a confiés à des acteurs qu'on croyait affranchis. Découverte dans *Secrets and Lies*, où elle jouait la fille adoptée de Brenda Blethyn, l'Anglaise Marianne Jean-Baptiste creuse au meilleur de ses possibilités son personnage simpliste de scientifique sympathique et Dylan Baker, révélation de *Happy-ness* où il campait un bouleversant pédophile, se défend honorablement dans un rôle de second. Ironiquement, ces deux laissés-pour-compte tiennent la dragée haute à Jennifer Lopez et Vince Vaughn, deux acteurs au registre limité qui symbolisent ici la rencontre téléguidée de la beauté et de la ténacité, et dont on se soucie peu qu'elle les conduise (ou non) à une échelle sur les matelas.

Car la raison d'être du film est ailleurs: dans ses dédales labyrinthiques admirablement dessinés; dans ses images de torture qui sollicitent nos plus morbides instincts; dans ses pièges machiavéliques qui se déclenchent au moindre faux pas; dans sa tension soutenue; bref, dans sa réalisation, réglée au quart de tour par un cinéaste formé à l'école du clip et qui, s'il ne maîtrise pas parfaitement l'art de raconter une histoire, sait comment enfler des mètres et des mètres de cauchemar.



ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Jennifer Lopez dans le film *The Cell* de Tarsem Singh.

Cahier SPÉCIAL

L e D e v o i r

R e n t r é e  
CULTURELLE

Parution 26 août 2000

LE DEVOIR

LES ARTS

CINÉMA

## La multiplication des miroirs

Le Québécois Christian Duguay connaît Hollywood, la courti- se de près mais garde ses distances lorsque vient le moment de crier «moteur». *The Art of War*, son tout nouveau thriller tourné à Montréal l'année dernière, scelle avec les studios un mariage de raison... auquel il se promet d'être infidèle.

MARTIN BILODEAU

De la même façon que La Mecque n'a pas besoin de publicité pour attirer son flot annuel de pèlerins, Hollywood ne fait pas de réclame pour que les cinéastes talentueux de partout à travers le monde se joignent à elle. Le Hollandais Paul Verhoeven (*Basic Instinct*), le Suédois Lasse Hallström (*Cider House Rules*), le Hong-Kongais John Woo (*Face/Off*) ont entendu sa sirène et s'y sont installés à demeure. D'autres, comme George Sluizer (*The Vanishing*) et Ole Bornedal (*Nightwatch*), y ont fait escale avant de prendre le premier vol de retour. D'autres, comme le Québécois Christian Duguay, travaillent pour elle, mais de chez eux. Et s'en portent d'autant mieux.

«L'avantage que je vois au fait de travailler à distance, c'est qu'Hollywood ne vient pas s'imposer au niveau créatif», expliquait le cinéaste de 40 ans, en entrevue au *Devoir* en prévision de la sortie, vendredi prochain, de *The Art of War* (L'Art de la guerre, en version française), un gros film d'action entièrement tourné à Montréal, dans lequel Duguay conjugue la guerre froide au présent.

«J'avais peur de me retrouver entre deux chaises avec ce film-là, parce que d'une part je voulais faire un cinéma à la John Woo, avec

des chorégraphies complexes pour les scènes d'action, et de l'autre je voulais un contexte politique très réel, qui rappellerait Les Trois Jours du Condor.» Résultat: un thriller politique enlevé, où un agent très spécial, joué par Wesley Snipes, à la solde des Nations unies, est impliqué dans un complot visant le sabotage d'un accord économique sino-américain. Des triades au FBI, personne, mis à part le Shaw Noir (Snipes), n'est blanc comme neige dans cette affaire d'espionnage, réglée au quart de tour selon les consignes d'un genre dont Duguay absorbe les bosses et embrasse les codes comme s'il les avait inventés. L'essayiste Michel Ciment ne disait-il pas dans *Les Conquérants d'un nouveau monde* que «réaliser un film de genre, c'est s'astreindre à une invention permanente, en renouvelant l'expression pour surprendre le spectateur et exciter sa curiosité à l'intérieur d'un système aux règles strictes?»

«Je ne suis plus le petit jeune à qui on va dire comment arranger le scénario»

### Transparence stylistique

Déployant, sous sa surface de transparence narrative et stylistique, une panoplie d'idées et de clins d'œil — où le cinéaste prend à rebrousse-poil le préjugé, fortement ancré aux États-Unis, voulant qu'on associe la nation chinoise à une culture d'envahisseurs —, *The Art of War* ob-

serve la consigne. Duguay reconnaît cependant que l'auditoire habituel de Wesley Snipes n'est pas très sophistiqué et que les subtilités de son film ne seront accessibles qu'à un auditoire plus large, que la campagne de publicité orchestrée par Filmline International a bruyamment entrepris de rejoindre.

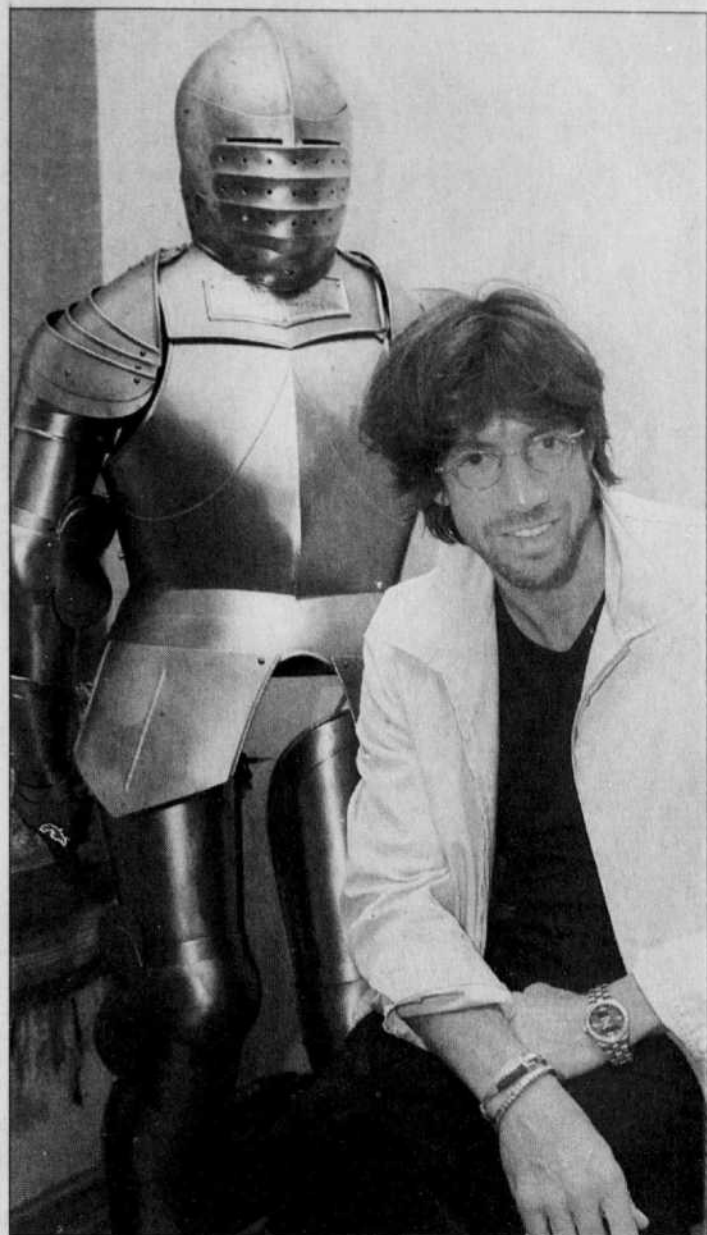
À l'entendre, *The Art of War* pourrait marquer la fin d'une époque dans la carrière de Christian Duguay, amorcée avec *Screamers* et *The Assignment*. «Je ne suis plus le petit jeune à qui on va dire comment arranger le scénario, on me fait de plus en plus confiance et j'ai de plus en plus de contrôle sur les films que je fais.» Et les films qu'il veut faire, du coup, sont plus ambitieux, plus personnels. Certes, il travaille à un nouveau thriller de science-fiction de 75 millions de dollars, et certes, les commandes de toutes sortes sont nombreuses. Mais un vieux rêve de transposition sur grand écran du Corto Maltese d'Hugo Pratt et celui, plus large, d'être reconnu comme un auteur et d'intégrer la ligue des cinéastes de prestige se font plus pressants qu'avant.

«Quand tu entres dans cette catégorie-là, tu veux que tout soit parfait, dosé, à point.» De fait, quel qu'un qui ne connaît Christian Duguay que par ses films et ses mini-séries (*Million Dollar Babies*, sur les jumelles Dionne, et *Joan of Arc*, pour CBS) ne penserait pas qu'il a été soufflé par *Besieged* (*Shandurai*), de Bernardo Bertolucci: «C'est un film comme ça que j'aimerais faire. Et ça me fait peur parce que je ne veux pas rater mon créneau lorsque je vais arriver avec un vrai film d'auteur.» Un film qui, de son propre aveu, pourrait se faire en dehors du giron hollywoodien, peut-être aussi en français, qui sait?

D'ici là, l'auteur en lui se soumet aux consignes d'un système qu'il ne renie pas, duquel il n'attend aucune forme de permission, mais où il continue de tirer des numéros. Ainsi, une grosse agence los-angélaise le représente et il passe beaucoup de temps là-bas, à «vendre [sa] salade» à une industrie soumise à la tyrannie du capital. «La machine hollywoodienne restera toujours ce qu'elle est, soit une machine à faire de l'argent. Le talent de celui dont le film connaît un bon box-office est évalué à la hauteur de ce box-office», reconnaît le cinéaste.

Le style de Duguay n'est pas révolutionnaire, mais il lui est personnel, articulé au moyen d'une iconographie qui double les perspectives, multiplie les miroirs et allonge les couloirs, de telle sorte que ses films ressemblent à des expériences de laboratoire dont les personnages sont les cobayes. Ce qui renforce l'impression, voulue par le cinéaste, d'un cinéma de la conspiration, de la machination, du double-jeu, dont il a appris les rouages dans les films d'espionnage des années 70. «Ce sont des films qui me fascinaient parce que tout à coup, sans savoir pourquoi, on était pris dans une histoire complexe, dans laquelle on n'était pas un spectateur passif mais actif.»

Avec *The Art of War*, Christian Duguay souhaite renouveler cette expérience de connivence avec le spectateur, bien que, par ce vœu, il reconnaît aller à contre-courant du cinéma de genre d'aujourd'hui. «J'aimerais que les gens prennent conscience de la façon dont les films sont exécutés. [...] C'est vrai que je fais du cinéma d'essence américaine, mais il y a du métier derrière, un fini, une certaine classe... c'est pas du cinéma pop-corn.»



JACQUES GRENIER LE DEVOIR  
Christian Duguay travaille pour Hollywood, mais de chez lui. Et s'en porte très bien.

## Interroger la mémoire humaine

AFTER LIFE

Réal et scénario: Hirokazu Kore-Eda. Avec Arata, Erika Oda, Susumu Terajima, Takashi Naito, Kei Tani. Image: Yamazaki Yataka, Sukita Masayochi. Musique: Yasuhiro Kasamatsu.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Un bon film repose avant tout sur un bon scénario. On ne le dira jamais assez. Or ceux-ci ne courent pas les rues. D'où l'intérêt suscité par la thématique très originale d'*After Life* qui crée la fascination du spectateur. Des films qui se déroulent après la mort, on en voit surgir sur nos écrans ça et là. Giuseppe Tornatore avait donné dans le genre avec *Une pure formalité*. Certains versent dans le morbide, d'autres dans un érotisme trop alambiqué. Le Japonais Hirokazu Kore-Eda livre au contraire avec *After Life* une œuvre vraiment fine, à la fois nostalgique, prenante et parfois comique. Il s'agit bien davantage d'une réflexion sur la vie, ses tournants et ses choix, qu'un regard porté sur l'au-delà lui-même. En fait Hirokazu Kore-Eda a trouvé ce biais pour interroger sa société et questionner la mémoire humaine.

L'action se déroule en d'étranges limbes où une équipe reçoit les défunts de fraîche date. Ceux-ci sont invités à choisir parmi l'éventail de leurs souvenirs le moment de bonheur qui les a le plus marqués. Ce moment sera reproduit et filmé, puis chaque défunt s'envolera pour l'éternité habiter son souvenir de prédilection. Des rapports ambigus et mélancoliques se créent entre clients et guides dans leur quête de mémoire. Comment choisir? Et pourquoi? À travers les réminiscences des aînés, renaît le Japon d'avant-guerre aux idéaux stoïques et patriotiques. Les souvenirs des jeunes défunts soulèvent les valeurs contemporaines aux antipodes de celles d'antan, tissées désormais d'individualisme et de course au plaisir.

Que reste-t-il d'une vie d'orgueil, si ce n'est un moment de sérénité, de tendresse, de douceur arraché



SOURCE CINEMA DU PARC

L'action d'*After Life* se déroule en d'étranges limbes où une équipe reçoit les défunts de fraîche date.

au temps? C'est ce qu'insinue le film en forçant le spectateur à s'interroger sur ses propres choix. Quel souvenir choisiriez-vous d'investir pour l'éternité, vous? Euh!!!

Le traitement apporté aux scènes narratives diffère de celui des souvenirs. Deux supports, deux directeur photos. Les différentes matières s'entremêlent, sans prouesses techniques cependant, avec force plans fixes lors des interrogatoires. Quant au bâtiment qui abrite ces limbes, il ressemble tout compte fait à un édifice ordinaire, comme une école désaffectée.

La mort recrée la vie. Et les existences défilent, certaines languissantes d'ennui, d'autres pénétrées de regrets. Rares sont les existences vraiment heureuses. L'une choisira un moment d'enfance lors d'une danse champêtre, une autre le printemps des cerisiers en fleurs. Un vieil homme retrouvera son épouse en une scène domestique banale à pleurer. Plutôt que les passions brûlantes, ce sont les moments de douceur qui ont la cote. Du moins chez ceux qui acceptent de choisir. Car il y a les autres... En parallèle à ces retours en

arrière, le film met l'accent sur le lien qui s'établit entre un jeune guidé et un vieil homme défunt que rien ne devrait unir mais qui partagent un secret commun.

Atmosphère insolite, amours évoquées, regrets et désespoirs; *After Life*, avec une facture simple et des moyens de toute évidence modestes à su glisser à travers les univers, effleurer des destins, scruter des époques, poser des questions existentielles sans avoir l'air d'y toucher, porté avant tout par la grâce d'un scénario pétri de créativité et d'audace.

## À l'heure des choix

NOT OF THIS WORLD (FUORI DAL MONDO)

Réal: Giuseppe Piccioni. Scénario: Giuseppe Piccioni. Gualtiero Rosella, Lucia Zei. Avec Margherita Buy, Silvio Orlando, Carolina Freschi, Maria Cristina Minerva, Sonia Gessner, Giuliana Lojodice. Image: Luca Bigazzi.

ODILE TREMBLAY  
LE DEVOIR

Un film gentil, touchant même à l'occasion, nous parvient d'Italie. *Fuori dal mondo* repose sur le principe un peu convenu du couple qui boite. Il s'agit ici d'une jeune et belle religieuse à la veille de faire ses vœux perpétuels, sœur Catarina (Margherita Buy), et d'Ernesto (Silvio Orlando), un homme dans la quarantaine, solitaire et grincheux qui dirige une buanderie et se cherche une raison de vivre.

Le trait d'union de leur rencontre sera un bébé découvert dans un parc et confié à la religieuse. De fil en aiguille, en quête des parents de l'enfant, sœur Catarina se rapprochera à la fois de l'homme solitaire et du bébé, quitte à voir vaciller sa vocation. Le film apparaît un peu en décalage face à notre époque, l'entrée dans la vie religieuse d'une jeune et belle femme semblant une thématique assez forcée aujourd'hui, mais le contexte italien s'y prête sans doute. Et puis le film se veut le théâtre des choix de la vie: celui d'une religieuse qui désire se couper du monde, celui d'une jeune mère qui abandonne son enfant, celui d'un homme qui n'a pas

su garder l'amour et affronte le vide de son existence.

Au delà du scénario relativement facile où épreuves et péripéties parfois quelconques peu tirées par les cheveux s'enchaînent pour resserrer le lien de cet étrange faux couple, *Fuori dal mondo* réussit à susciter quelques émotions, à brosser des portraits dont le plus réussi demeure indubitablement celui d'Ernesto. Son interprète, Silvio Orlando, qui a joué entre autres pour Nanni Moretti, est un de ces acteurs ronds-douillards au physique conçu pour le comique, traînant un côté pince sans rire qui cache une sorte de mélancolie. Intéressant comédien dont la présence perce l'écran, Orlando est l'élément qui apporte une crédibilité au film, sans doute parce que son personnage demeure en creux, tout en doutes, jamais entièrement expliqué, plus subtil que

ceux qui lui font face. Margherita Buy apparaît déjà plus expliquée, ses tiraillements trop analysés par l'œil du cinéaste. Encore que sa fragilité physique apporte un côté touchant à cette figure de femme au bord des choix définitifs qui pendant un instant, vacille et retrouve une féminité qu'elle revendique malgré le voile.

Aucune prouesse technique ici: une caméra plus que classique, ses tiraillements trop analysés par l'œil du cinéaste. Encore que sa fragilité physique apporte un côté touchant à cette figure de femme au bord des choix définitifs qui pendant un instant, vacille et retrouve une féminité qu'elle revendique malgré le voile. Aucune prouesse technique ici: une caméra plus que classique, ses tiraillements trop analysés par l'œil du cinéaste. Encore que sa fragilité physique apporte un côté touchant à cette figure de femme au bord des choix définitifs qui pendant un instant, vacille et retrouve une féminité qu'elle revendique malgré le voile.

LE FUTUR EST DÉJÀ LÀ !

« INTELLIGENT, BRILLANT ET CRÉATIF »  
— JIM KRAMER, NEWSWEEK

« INDISCUTABLEMENT LE MEILLEUR FILM DE L'ÉTÉ ! »  
— MAU WINTER, ABC NEWS

À L'AFFICHE!

CONSULTEZ LES GUIDES HORAIRES DES CINÉMAS

«Un véritable chef-d'oeuvre!»  
New York Newsday

«Un film transcendantal et brillant, plein d'amour et de compassion.»  
La New York Times

QUEL SOUVENIR AIMERIEZ-VOUS GARDER POUR TOUTE L'ÉTERNITÉ?

**AFTER LIFE**

UN FILM DE KORE-EDA HIROKAZU

À L'AFFICHE!

V.O. SOUS-TITRES FRANÇAIS  
eX-Centris 3536, boul. St-Laurent  
Billetterie: (514) 847-2206

tous les jours:  
14h45 - 17h10 - 19h25 - 21h40

V.O. SOUS-TITRES ANGLAIS  
CINÉPLEX ODEON  
ÉGYPTIEN ✓

tous les jours:  
13h45 - 16h10 - 18h50 - 21h20

KADOSH À L'AFFICHE À L'EX-CENTRIS



WESLEY SNIPES Connaissez-vous votre ennemi ?

L'ART DE LA GUERRE

25 AOÛT

WWW.ARTOFWARMOVIE.COM

TVR International

FRANCHISE PICTURES ET AMEN RA FILMS PRÉSENTENT  
UNE PRODUCTION DE FILMLINE INTERNATIONAL UN FILM DE CHRISTIAN DUGUAY WESLEY SNIPES «L'ART DE LA GUERRE»  
ANNE ARCHER MAURY CHAYKIN MARIE MATIKO CARY-HIROYUKI TAGAWA AVEC MICHAEL BIEHN ET DONALD SUTHERLAND  
SUPERVISION MUSICALE DAVID FRANCO MUSIQUE NORMANNO CORRELL MONTAGE MICHEL ARCAN CONCEPTION VISUELLE ANNE PRITCHARD  
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE PIERRE GILL CONDUCTEUR RICHARD LALONDE PRODUCTEURS EXÉCUTIFS ELIE SAMAHAH DAN HALSTED WESLEY SNIPES  
SCÉNARIO WAYNE BEACH ET SIMON DAVIS BARRY HISTOIRE WAYNE BEACH PRODUIT PAR NICOLAS CLERMONT RÉALISÉ PAR CHRISTIAN DUGUAY

CKOI (514) 961-9111 after.retour. Carage (514) 847-2206 Hong Kong Tourist Association AGENCE DE VOYAGES (514) 847-2206 CATHAY PACIFIC CANOE.QC.CA GREEK SCAFF TVR



L'Orchestre du Centre national des Arts deviendra cet automne le premier orchestre canadien à se produire au Moyen-Orient. SOURCE OCNA

## Des musiciens en cavale

*L'Orchestre du Centre national des Arts du Canada en tournée internationale*

Rentré d'un périple qui l'an dernier lui a fait traverser le Canada, l'OCNA, pour sa 32<sup>e</sup> saison, se lance dans une «ambitieuse» tournée qui en octobre l'amènera au Moyen-Orient et en Europe. Ce semble être la méthode des petits pas pour l'orchestre dont l'image d'orchestre national doit sans cesse être réaffirmée.

BERNARD LAMARCHE  
LE DEVOIR

Fort de la nomination d'un nouveau directeur musical en la personne du violoniste et altiste Pichas Zukerman, qui jouit d'une belle réputation internationale et dont la carrière a débuté il y a quarante ans, l'orchestre gravit un à un les échelons qui le mèneront vers d'autres cieux, lui qui cherche, avec son nouveau chef, à donner formes à ses aspirations internationales. Il s'agit, d'après les informations fournies par l'OCNA, de la première tournée d'un orchestre canadien au Moyen-Orient.

Après les beaux jours du chef fondateur Mario Bernardi, qui a permis à l'orchestre de peaufiner un son qui lui a valu une fortune critique convenable, après le passage de Franco Mannino et celui, plus rapide, de Trevor Pinnock qui n'a pas fait de vagues — tous chefs qui ont conduit l'orchestre dans les salles internationales — Zukerman reprend le collier de ces tournées qui permettent à l'orchestre de soutenir ses aspirations à devenir un orchestre de calibre national, lui que la critique a souvent voulu confiner dans le statut d'Orchestre symphonique d'Ottawa.

Il faut dire que le mandat de l'orchestre de chambre est des plus ingrats. Placé sous la responsabilité de la Chambre des communes, l'organisme doit assurer une présence au-delà des circuits des grandes villes canadiennes. Sa mission est donc d'assurer une présence sur la scène canadienne, tout comme de défendre le répertoire national.

C'est pour cette raison que le programme que trambalera sur la route l'OCNA comprendra deux œuvres canadiennes: *Primus Tempus* de Denis Gougeon, une commande conjointe du Centre national des Arts et de la Société Radio-Canada en 1994 et *Epitaph for Strings*, de Peter Paul Koprowski, un compositeur de la région d'Ottawa. Par la suite, l'ensemble se concentrera sur deux pièces de Bach: *Concerto pour violon n° 1* et le *Concerto pour deux violons*, un choix qui va de soi en cette année de commémoration du 250<sup>e</sup> anniversaire de la mort du compositeur. La suite du programme est fidèle au répertoire classique que Bernardi avait choisi pour préserver l'agilité de ses troupes — Mozart, Haydn, Rossini —, en privilégiant le *Concerto pour violon n° 3*, la *Symphonie n° 35* et la *Symphonie n° 41* de Mozart. Le programme est complété par l'ajout de la *Symphonie n° 2* et le *Concerto pour violon* de Beethoven.

Dans l'interprétation du *Concerto pour violon n° 1* et pour accompagner Zukerman qui peut cumuler la fonction de premier violon, dans le *Concerto pour deux violons* de Bach, l'orchestre accueillera dans ses rangs la jeune violoniste de 17 ans, Jessica Linnebach, d'Edmonton. Mademoiselle Linnebach a été couronnée à deux reprises championne à la grande finale nationale du Concours de musique du Canada. Elle vient de compléter son deuxième stage estival dans le cadre du Programme des Jeunes artistes de l'ONCA.

Il s'agit de la première tournée européenne de l'ONCA depuis

1995, la plus importante de la carrière de l'orchestre fondé en 1969. Trois étapes sont prévues au Moyen-Orient. Avant de se produire le 7 octobre à l'Université de Jordanie à Amman, l'ONCA donnera un concert les 5 et 6 octobre à l'auditorium Frederic R. Mann de Tel-Aviv. Ces prestations donneront au maestro Zukerman l'occasion de faire profiter sa ville natale du jeu de son

orchestre. Zukerman est en effet né à Tel-Aviv le 16 juillet 1948.

La tournée, qui durera tout le mois d'octobre, se clôturera le 25 du mois. Après l'étape du Moyen-Orient s'engagera la portion européenne de la tournée. Pistoia en Italie précédera sept concerts allemands, deux suisses et un en France, à Paris. L'Angleterre (Birmingham) et l'Écosse (Glasgow) clôtureront l'engagement.



Le violoniste et altiste Pichas Zukerman, qui vient de se joindre à l'Orchestre du Centre national des Arts, jouit d'une réputation internationale. SOURCE OCNA

### VITRINE DU DISQUE

## Un charme unique et irrésistible

DAVID CANTIN

### END OF A HOLLYWOOD BEDTIME STORY

The Dears  
(Grenadine Records)

Imaginez un groupe qui s'inspire de Serge Gainsbourg, Spiritualized et de tout ce que la *brit-pop* a de mieux à offrir. Imaginez que ce groupe de *pop vintage* réside quelque part à Montréal et devrait bientôt faire tout un malheur sur la scène internationale. Eh bien, ce groupe s'appelle The Dears et demeure l'un des secrets les mieux gardés de la Métropole. Pour s'en convaincre, il suffit d'écouter leur superbe premier album paru sur l'étiquette indépendante Grenadine Records. *End of a Hollywood Bedtime Story* a quelque chose d'une grâce brute et inspirée, d'une alchimie méticuleuse où cette pop romantique prend une tangente orchestrale. Formé en 1995, The Dears collabore avec un octuor de musiciens classiques locaux. Il en résulte ainsi des chansons comme *This is a Broadcast*, une perle de rigueur et de fougue. Bien qu'on puisse comparer la voix de Murray Lightburn à celle de Damon Albarn de Blur, la musique de The Dears vise d'autres sommets. Le charme pas ordinaire de ces pièces, plus belles que la moyenne, ne demande qu'à être découvert. Pour plus d'information, contactez Les Disques Grenadine, B.P. 42050, Montréal, PQ H2W 2T3.

### MERMAID AVENUE VOL. 2

Billy Bragg & Wilco  
(Elektra)

On connaissait déjà un peu la petite histoire derrière ce projet. Nora Guthrie, la fille du légendaire Woody Guthrie, invitait en 1995 le chanteur britannique de gauche Billy Bragg et l'excellent groupe américain Wilco à mettre en musique quelques textes posthumes de son père. Puis, tout à coup, on redécouvrait en 1998 sur *Mermaid Avenue* l'un des plus justes chroniqueurs de l'Amérique profonde. Sur ce deuxième volume, la collaboration entre Bragg et Wilco reste toujours aussi efficace et sensible. Même si tout cela pouvait paraître louche dès le départ, le résultat demeure fort convaincant. Père spirituel de Dylan et Springsteen, les mots de Guthrie se laissent porter par des musiques aux accents parfois folk ou country. Bien que l'élément de surprise ne soit plus le même, cette suite logique gagne en maturité. Les voix de Bragg, Tweedy ou encore Natalie Merchant, semblent encore plus à l'aise que sur l'effort précédent. Des airs subtils qui rendent un hommage bien particulier à cette légende de la chanson américaine.

### MATTHEW

Kool Keith  
(Threshold Recordings)

Qui a peur de Kool Keith, l'artiste le plus imprévisible et le plus dérangé de toute l'histoire du hip-

hop? Après le carnage de D' Doom, voilà qu'il redevient lui-même. Exit les alter ego bizarres, Kool Keith est redevenu Matthew. Après l'échec malheureux de Black Elvis, ce MC inimitable mais souvent pillé revient à la charge. Mis en musique par le plus fidèle collaborateur de Kool Keith, Kut Master Kurt, ce disque déborde de climats aussi tordus que minimaux. Bien sûr, Keith s'en prend à une industrie gourmande qui n'en a que pour les faux criminels de pacotille. Cette colère, presque homérique, est à la fois sérieuse et hilarante. Plus fou que jamais, l'ancien chef de file des Ultra Magnetic MC's s'en prend à son ancien gérant, de même qu'à tous ces hypocrites qui l'empêchent d'être reconnu à juste titre.

Paranoïaque ou lucide, on sait pourtant que ce rappeur aux mille vies ne cherchera jamais à se conformer, comme tant d'autres. Les inconditionnels savent qu'il demeure toujours au sommet de son art. Encore plus extrême, il reviendra bientôt sous le nom de Keith Korg avec les Analog Brothers. Un collectif aux métaphores détraquées descendu d'une autre planète. Délires, divagations et violences en perspective.

### NY BATTERI

Sigur Ros  
(Fat cat records)

Difficile de parler de la musique de Sigur Ros, tant elle dégage une aura de mystère. Encore peu connu en Amérique du Nord, ce groupe est considéré comme une gloire locale dans sa Reykjavik natale. Récemment, il partageait la scène avec les Montréalais God Speed You Black Emperor! dans le cadre d'une tournée européenne. Ce mini-album donne un aperçu de l'univers Sigur Ros, car il s'agit bel et bien d'une mouture des plus intéressantes. On remarque d'abord la voix du guitariste Jon Þor Birgisson, qu'on imaginerait tout droit sorti d'une chorale céleste. Atmosphérique à souhait, cette musique rappelle les séismes musicaux nerveux de Mogwai. La langue est imaginaire, ce qui ajoute davantage au climat de rêve. On annonce, pour très bientôt, un album complet intitulé *Ágætis Byrjun*. Pour l'instant, il est plutôt difficile de se passer des quatre compositions envoûtantes de *Ny Batteri*. Après Björk et Gus Gus, Sigur Ros confirme que l'Islande est une terre fertile en découvertes musicales.

TOCI TOCI TOCI

Le théâtre

Pour l'horaire complet, consultez

LE DEVOIR

L'Agenda

Cahier SPÉCIAL

Tombée publicitaire 1<sup>er</sup> septembre 2000 • Parution 9 septembre 2000

50<sup>e</sup> anniversaire de la Faculté de musique de l'Université de Montréal

LE DEVOIR

LES ARTS

DISQUES CLASSIQUES

# Petite expédition danoise... et taverne française

FRANÇOIS TOUSIGNANT

## ... TO ARRIVE WHERE WE STARTED ...

John Fransen: *White Shadows* (1993); Svend Hvidfelt Nielsen: *Through the Darlands* (1996); Peter Bruun: *All things are His mirror* (1996); Karsten Fundal: *Memory* (1997); Ivar Frounberg: *... to arrive where we started ...* (1993); Jens Hørsving: *Walk with strangers* (1994/99). Ensemble Figura, dir. Henrik Vagn Christensen. Durée: 68 min. 16. dacapo8.224143

Le Danemark. La petite sirène et Andersen; Kierkegaard; *le Festin de Babette* et Carl Nielsen; la belle bière blonde de Carlsberg et les îles aux plats riviages disséminées entre la mer du Nord et la Baltique; les foires du sexe et la rigueur protestante. Le folklore quoi. Pourtant, c'est aussi un pays qui se met farouchement à l'heure de l'avant-garde. J'en tiens comme premier exemple cette nouvelle école de cinéma que vous connaissez probablement mieux que moi, qui refuse le montage, le travail en studio et qui, en presque extrémiste, voue aux géométries l'artifice américain. En musique, c'est aussi un peu cela.

Hors l'ombre de Carl Nielsen, on connaît peu de musique danoise originale. Voici donc la première et très grande vertu de cet enregistrement: nous faire apprivoiser les travaux de compositeurs danois tous nés entre 1950 et 1969. La nouvelle génération qui s'est nourrie de l'avant-garde, qui fonde l'Europe et tous les échanges qui viennent avec elle.

Force est effectivement de faire un bilan et de se rendre comp-

te que les styles nationaux sont dépassés. On assiste maintenant à la naissance d'écoles. Pas au sens académique ou de credo esthétique; plus simplement et naturellement de forme de pensée, d'affinités électives, comme les a si bien démontrées Goethe.

Ce qu'il est curieux de constater en écoutant ce disque est bien une grande diversité de techniques dans une profonde unité de style. On se rend compte que malgré les visées et origines diverses des compositeurs, il y a un «son» danois. Dans la manière de manipuler les instruments qu'ont les divers compositeurs comme dans l'art qu'ont les interprètes à les jouer.

Le ton peut donc sembler très uniforme chez ces six compositeurs. Pourtant, un tel est vraiment tout nourri des travaux de l'IRCAM, tel autre adore Schnittke, ou encore un autre vise l'abstraction tandis que son collègue renoue avec le nouveau mysticisme baltique.

C'est avec escient que je n'en nomme aucun précisément. Leurs noms sont, pour l'instant, obscurs. C'est leur musique qui va vous les faire s'illuminer de leurs personnalités si attachantes. Quoi de mieux en effet pour découvrir un compositeur que, ignorant tout de lui, se retrouver plongé dans sa musique. Ici, il faut faire une remarque importante. Peu importe le langage utilisé, on est frappé par la haute tenue de plume et la sûreté des idées, le raffinement de l'imagination et le véritable professionnalisme de ces compositeurs. On entend qu'il ne font pas les choses parce qu'ils «en ont eu l'envie» ou que «je me sentais comme cela». Non. Bien plus, il s'agit de musique qui vient d'un véritable besoin intérieur qui se voit raisonné par l'art, sorte



Les membres de l'ensemble danois Figura.

LARS SVANKJÆR

d'amorce de ce que l'inspiration a de meilleur.

Alors les interprètes se voient bien forcés de se hisser à cette norme exigeante. Ils réussissent ma foi fort bien. Le parti pris me semble un peu trop uniforme, comme si le chef avait sa propre intention du comment cela doit sonner, et toujours de la même manière. On ne sent pas de nuances de ton dans la direction de Henrik Vagn Christensen; ses musiciens s'engagent, alors que lui donne l'impression de les retenir.

Peut-être est-ce là un autre aspect de la culture danoise, un certain besoin de réserve. À écouter cette musique ainsi faite, on n'ose guère en émettre tant on entend un beau disque.

## AIRS SÉRIEUX ET À BOIRE

Philippe Courbois: *Dom Quichotte*, VII<sup>e</sup> cantate à une voix seule et un violon, livre 1; *Recueil d'airs sérieux et à boire* à une et deux voix, livre 1. Durée: 52 min. 56. Ensemble Almasis, dir. Iakovos Pappas. Arion ARN 68480

Est-ce bien de la musique baroque? Oui, ce sont des instruments d'époque, des pièces typiques de la marche harmonique, des effets dramatiques bien datés du XVIII<sup>e</sup> siècle, des acacciaturos si caractéristiques de ce que Lully a imposé à la prosodie vocale. Alors, fanatiques, vous entrez dans le monde de l'exagération contemporaine.

Cela commence par une cantate au cours de laquelle Dom Quichotte se laisse aller à tous les ex-

cès amoureux ou guerriers, passant sans transition de l'apitoiement à l'exaltation. Magnifique baryton (Jean-Louis Georgel) qui chante à la française; cela veut dire que les «r» grasseillent à qui mieux mieux et parfois qu'il oublie le chant pour l'expression théâtrale. C'est impressionnant.

Les sopranos ont des voix blanches à souhait et savent en jouer «avec tous les atours de la comédie». On se retrouve vraiment dans une transposition mode Louis XIV du figuralisme des madrigaux italiens de la fin de la Renaissance.

Chaque mot est doté d'une intention expressive extérieure et démonstrative. «Douleur» ne se chante pas comme «Joie», «Reste» traîne alors que «Pars» est expédié. C'est fascinant parce qu'on comprend tout, mais c'est aussi ennuyeux qu'un traité musicologique qui fait la démonstration du répertoire des affects. Que ce soit en airs sérieux (traduire par chant d'amant ou d'amante en mal d'amour) ou à boire (Bacchus et la bouteille sont alors évoqués dans un style digne de la Proune), tout le catalogue y passe avec une précision aussi mécanique qu'artistiquement vide.

On est vraiment en présence d'un disque phénoménal: pour une rare fois, on entend ce qui faisait si plaisir aux précieuses ridicules, et c'est fait avec sérieux en pensant qu'on a là du grand art. Autrement dit, c'est comme si un incompetent s'attaquait à un répertoire inconnu et facile — c'est généralement ce qu'ils font — et tentait de prouver son génie par l'excentricité. Tel est le lot d'Iakovos Pappas.

Il dirige mal d'excellents musiciens; par sa volonté il forge de la musique forgée et cela sent tellement le travaillé qu'on se trouve dans l'impossibilité de croire à quoi que ce soit. On assiste, émerveillé, à une transposition des grimaces de Lucille Ball ou des pleurs bien-pensants de *soap operas* américains.

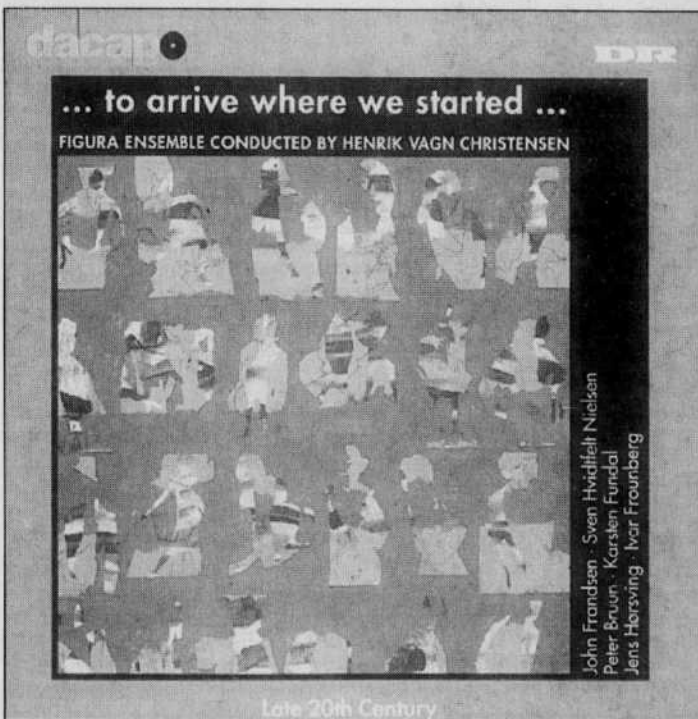
En ce sens, la musique, voire

davantage son interprétation, est bien symptomatique d'une époque: ce baroque-là est un produit de consommation, superbement léché, fort bien figolé, mais qui sent tellement l'artifice qu'il en pue. Le paragon de l'exagération, le voici tout trouvé.

Comme celui du goût malvairement précieux.



Ensemble Almasis direction Iakovos Pappas



Toutes vos soirées  
UN SEUL GUIDE!  
tous les samedis dans  
LE DEVOIR  
LE DEVOIR  
L'agenda  
L'automne sera

7 septembre à 19 h 30  
10 septembre à 15 h 00  
14 septembre à 19 h 30  
17 septembre à 15 h 00  
Théâtre Paul-Desmarais  
FESTIVAL DE MUSIQUE DE CHAMBRE DU CCA  
L'IDÉE DE LA GRANDE VILLE : MUSIQUE DE L'EUROPE CENTRALE 1890-1937  
Directeur artistique Neal Gripp  
Avec Yehonatan Berick  
Jonathan Crow  
Karina Gauvin  
Antonio Lysy  
Richard Raymond  
CCA  
Centre Canadien d'Architecture 1920, rue Baile, Montréal  
15 \$ par concert - 50 \$ pour la série - Réservations : 939.7026  
chaîne culturelle Radio-Canada  
CBC radio Two 98.5  
En collaboration avec la Chaîne culturelle de Radio-Canada et CBC Radio Two.

Le DOMAINE Forget du 24 juin au 27 août

Musique de chambre à la carte Professeurs et stagiaires Le plaisir de choir 23 août 14 h à 18 h : 5 \$/h 20 h 30 à 22 h 30 25 \$ BCCGeneral

Frank Braley, piano Eric LeSage, piano François Aubin, percussion Julien Grégoire, percussion 24 août 20 h 30 25 \$ Œuvres de BARTOK, RAVEL et MOZART LES ARTS du Maurier

Quatuor Alcan Œuvres de BEETHOVEN Un concert qui marque la fin de l'intégrale par cet excellent quatuor 26 août 20 h 30 25 \$ nurun

À la découverte de la musique contemporaine!

Le Nouvel Ensemble Moderne Direction : Lorraine Vaillancourt 30 août 20 h 30 25 \$

Les Brunches-musique Tous les dimanches de 11 h à 14 h 25 \$

27 août Amalgama, guitares et percussion, Musique imprégnée des couleurs de l'Amérique latine  
3 septembre Hélène Lacasse, voix et Réjean Yacola, piano Chansons québécoises, françaises et américaines

Saint-Irénée dans Charlevoix Réservations : (418) 452-3535 poste 872 ou (sans frais) 1-888-DFORGET poste 872 Visitez notre site : www.domaineforget.com

## LE DEVOIR

Aucun doute là-dessus, l'homme avait du génie. Selon le critique d'art Pierre Restany, qui a le mieux connu Hundertwasser et étudié sa démarche, il avait la «maladie d'un talent extrême, très tôt fixé dans les éléments formels d'un langage à la fois décoratif, expressionniste et auto-symbolique». Provocateur, excentrique, adversaire convaincu du rationalisme dans tous les domaines, en particulier dans la structuration de l'habitat de l'homme, Hundertwasser a toujours privilégié l'intuition, la spontanéité. D'où son aversion, sa «haine» même envers la ligne droite: celle-ci, a-t-il répété, «conduit à la perte de l'humanité», elle est «athée et immorale». Portrait d'un peintre-architecte hors du commun.

## FORME

Centrale thermique Spittelau, Vienne, 1988-1992

Restoroute de Bad Fishau, Basse-Autriche, 1989-1990

Hundertwasser avec les toilettes d'humus qu'il a lui-même fabriquées

## INCLASSABLE

## HUNDERTWASSER

## NORMAND CAZELAIS

La réponse d'Hundertwasser à l'encadrement géométrique du rationalisme qui, à ses yeux, fixe des comportements et enlève à l'homme sa liberté, fut nourrie de spirales et de couleurs, lui inspirant des compositions très imaginatives, féériques, parsemées d'or et d'argent, de traits nettement appuyés, de lignes associant souvent visages, maisons, jardins et formes étirées ou enlacées à l'infini. Antithèse de la droite, la spirale sans commencement ni fin — la «spire végétative», comme il l'appela dès 1953 — fut pour lui le symbole de la création, le motif organique présent dans ses réalisations picturales et architecturales.

Surnommé le peintre aux cinq peaux (l'épiderme, le vêtement, la maison, l'environnement social ou l'identité et l'environnement global ou l'humanité), Hundertwasser voulut offrir, en «remède» à la technologie galopante, le «bonheur éternel de la beauté». Chez lui, l'art et les convictions allaient de pair: «Ma préoccupation obsessionnelle pour la qualité de la peinture, a-t-il écrit, m'a préparé à affronter les problèmes de la qualité de la vie, de la dignité du travail, du respect de la nature, de l'hygiène morale de l'écologie.»

Aux architectes rationalistes pour qui la façade d'un bâtiment doit exprimer la logique interne de ses fonctions, Hundertwasser répliquera, toute sa vie durant, que l'harmonie s'exprime dans la diversité et non dans l'uniformité: chacun alors «se sent citoyen d'un monde dont il façonne une nouvelle image, celle d'un espace heureux dans la beauté». Dans son esprit, l'habitat, comme la peinture, doit s'accorder à l'imaginaire individuel plutôt qu'à des conventions pratiques et rationnelles: «La beauté engendre la paix: la paix dans la beauté est l'expression souveraine du grand ordre naturel, l'harmonie universelle».

## Les œuvres

Trois œuvres majeures, toutes réalisées en Autriche, témoignent de la «façon» de penser l'art et l'architecture de Hundertwasser.

## • HUNDERTWASSER HAUS •

La Maison Hundertwasser est le plus visité des musées de Vienne. Du moins, de l'extérieur. Fort en 1980 d'une commande de la ville de Vienne de concevoir une HLM de 50 unités, Hundertwasser y associa des décrochements d'étages, plantations d'arbres sur les balcons et les toits, fenêtres de toutes formes, murs, plafonds et planchers qui ondulent, couleurs de l'arc-en-ciel. Lors de son inauguration le 8 septembre 1985, la maison déclencha un lot de protestations, qui eurent tôt fait de s'estomper devant le succès (70 000 visiteurs le premier jour) de cette construction inventive, écologique et ludique. Mais, excédés par toutes ces va-et-vient, les locataires ont obtenu — on les comprend — que cessent les visites des logements.

Outre ces logements qui ont droit chacun à une couleur particulière, l'ensemble comprend un cabinet médical, des buanderies, des espaces de jeux, un restaurant, un café, des magasins et d'autres espaces collectifs. Au delà de l'entrée principale qui supporte une large voûte, trône une fontaine monumentale au profil, bien sûr, ir-



Résidence «Dans les prés», vue sur la cour. Bad Soden dans le Taunus, 1990-1993

régulier. Détail à signaler: l'enduit qui recouvre les murs est «renouvelable», pour permettre aux enfants, ados et adultes d'y inscrire à loisir leurs graffitis.

À la Maison Hundertwasser, la demande d'appartements est six fois supérieure à l'offre et, malgré leurs demandes répétées, les mieux nantis n'y sont pas admis en raison de la politique municipale de soutien au logement. De la sorte, Hundertwasser a atteint l'objectif qu'il s'était publiquement fixé lors de la présentation du projet en 1980: «réaliser la maison des rêves, l'oasis pour l'homme et la nature au milieu d'un foisonnement de maisons».

## • CENTRALE THERMIQUE DE SPITTELAU •

La nuit au bord du Danube, on dirait une création sortie d'un conte de fée ou de film de Disney: masses et volutes, façades multicolores, toits transformés en forêts et couronnés de boules dorées, colonnes bombées, haute cheminée qui ressemble à un minaret brillant de tous ses feux projetés par fibre optique depuis un bulbe en email doré de 20 mètres par 17, à cent mètres du sol.

En 1988, la ville de Vienne demanda à Hundertwasser de redessiner sa centrale d'incinération des ordures ménagères et du chauffage urbain, un lourd et encombrant ensemble de tubulures et de structures métalliques semblables à tant d'édifices similaires à travers le monde. L'ouvrage, complété en 1992, est sidérant, d'autant que Hundertwasser a fait en sorte que les travaux de rénovation extérieure et d'épuration des gaz toxiques soient exécutés en même temps: non seulement le ciel de Vienne s'est embelli mais il s'est épuré, les émanations de la centrale thermique de Spittelau sont maintenant de 0,1 gramme par an.

## • VILLAGE THERMAL DE BLUMAU •

Selon le lieu où on le regarde, le site se présente comme une succession de douces et vertes ondulations ou comme des yeux étirés à l'orientale et brillants de couleurs. Ouvert en mai 1997, le complexe hôtelier de Blumau en Styrie couvre 35 hectares et comprend, pour l'heure, deux piscines d'eau douce et cinq bassins thermaux, 250 chambres, des zones d'habitat logées dans les courbes du paysage, le tout couvert de toits d'herbe servant d'humus filtrant et d'allées-promenades. D'autres composantes, montrées sur une maquette bien en vue dans une vaste salle, devraient s'ajouter à ce modèle de cité idéale reposant sur le principe d'harmonie entre l'homme et la nature.

Ici encore, aucune ligne droite: tout est courbe. De vives couleurs recouvrent des matériaux les plus divers. Les bâtiments épousent les courbes de niveaux. Largement vitrés sur leur face sud, ils sont très lumineux et expriment la vision de l'artiste-architecte qui veut que l'horizontale appartienne à la nature et la verticale à l'homme. Dès sa première année d'ouverture, Blumau a connu un taux d'occupation de 89 % et a reçu le prix pour mérites particuliers dans le domaine du tourisme décerné par l'Association des journalistes touristiques d'Allemagne.

## Les jalons d'une existence

Friedrich Hundertwasser est mort à 71 ans, le 19 février dernier, à bord du *Queen Elizabeth II*. En route pour la Nouvelle-Zélande où il avait élu domicile après Vienne, Paris et Venise.

Ce citoyen du monde était né à Vienne le 15 décembre 1928, d'une mère juive et d'un père aryen (qui mourut alors qu'il avait à peine un an); ce statut de «moitié-moitié» leur permit à tous deux d'échapper plus tard aux camps d'extermination nazis. Il en restera marqué et apprendra très tôt à prendre ses distances avec les «choses humaines». Il vivra sa judaïté sur un mode serein: il sera juif comme il sera peintre, l'un et l'autre allant de soi.

À vingt ans, il troqua son nom de Stowasser contre celui d'Hundertwasser. Il quitta la capitale autrichienne pour voyager en Italie où il ren-

contre un peintre français, René Brault — qui se fait appeler Brô —, qu'il suivra à Paris et qui aura une importance décisive dans sa vie, car il lui a «ouvert les portes de la beauté». En 1953, il a assimilé les leçons de l'Art nouveau et de l'expressionnisme abstrait: il peint sa première spirale, expression fondamentale de son style inimitable, et déjà il énonce les grands principes du «trans-automatisme», apologie «joyeuse» du labyrinthe et du fantastique. Sa première exposition se tiendra l'année suivante au studio Facchetti, une galerie parisienne d'avant-garde.

Sa première action d'éclat a lieu en 1958: son *Manifeste sur la moisissure (Verschimmelung — Manifest)* prend à partie le rationalisme en architecture et constituera la pierre d'assise de ses opinions et de ses actions en matière d'amélioration de l'habitat. En 1967 à Munich, il prononce, en costume d'Adam, un discours, *Dans le nu*, qui lui vaudra une abondante couverture médiatique. Il y exhorte les gens à réagir contre l'architecture dépourvue de tout ornement et contre le «réflexe mimétique idiot» des consommateurs qui achètent les produits fabriqués en série par l'industrie mécanisée. Il récidive dès l'année suivante à Vienne en protestant — dans la même tenue — contre l'architecture «rectiligne stérile».

Sa mère meurt en 1972, année où il rencontre Joram Harel qui sera tout à la fois son agent, son ami, son mécène, qui lui permettra surtout d'être à l'abri de toute préoccupation financière. Il publie cette année-là *Ton droit à la fenêtre — ton devoir d'arbre*. S'il veut rester en harmonie avec la nature, l'homme doit prendre conscience de son droit le plus inné: celui de l'aménagement individuel de la façade de sa maison, argument qu'il reprendra en 1981 dans une conférence à Zam am See sur la couleur en architecture. «La nature libre doit pousser partout où tombent la neige et la pluie. Là où tout est blanc en hiver, tout doit être vert en été. Ce qui est parallèle au ciel appartient à la nature, les rues et les toits doivent être boisés; dans la ville, on devra à nouveau respirer l'air de la forêt.»

Premier Européen à voir ses œuvres gravées par des maîtres japonais, Hundertwasser lance en 1973 un album de lithographies, qui sera suivi de nombreux autres. Trois ans plus tard, il part pour la Nouvelle-Zélande où il résidera en moyenne six mois sur douze et qui deviendra sa seconde patrie. À partir de cette époque sa carrière se fera internationale et très polyvalente: conception de montres, dessin de timbres pour de multiples pays et les Nations unies, prises de position pour l'écologie et contre le nucléaire, plantations symboliques d'arbres, sauvetages de baleines, couvertures décoratives de bibles et d'encyclopédies, affiches pour la paix. C'est en 1980 qu'il recevra la commande de la ville de Vienne pour la Hundertwasser-Haus: de critique idéaliste, il pourra désormais passer à l'action et affirmer sa vocation de «médecin de l'architecture».

Durant le reste de sa vie, il continuera son activité de peintre (on lui connaît plus de 700 tableaux) et de graphiste. S'y ajouteront plus de 50 projets et modèles de constructions neuves, de réhabilitation de structures et de redesign de façades: forêt-spirale de Darmstadt, Countdown 21st Century Monument à Tokyo, résidence Dans les prés de Bad Soden, halte-garderie pour la ville de Francfort, aménagement de département d'oncologie de l'hôpital universitaire de Graz, église Santa Barbara à Bärnbach en Styrie, restoroute de Bad Fishau en Basse-Autriche, parc pour enfants à Osaka, complexe résidentiel aux Canaries.

## Lecture complémentaire

*Hundertwasser. Le peintre-roi aux cinq peaux*, par Pierre Restany, Taschen, Cologne, 1998.

IDM

## INTÉGRATION DES JEUNES DESIGNERS EN ENTREPRISE

Plus de 325 emplois créés depuis 1995!

L'Institut de Design Montréal offre depuis 1995 un programme d'intégration des jeunes designers en entreprise en collaboration avec Développement des ressources humaines Canada.

L'Institut offre une contribution salariale pouvant atteindre 40 % aux employeurs.

L'Institut entend d'abord stimuler la création d'emplois permanents dans le secteur du design et offrir aux diplômés universitaires de 30 ans et moins l'opportunité d'acquiescer une solide expérience de travail. Un autre objectif de ce programme consiste à développer une culture du design dans tous les genres d'entreprises en leur

permettant d'entrevoir les avantages importants en termes de valeur ajoutée et de compétitivité que procure le recours au design.

Le programme de l'Institut se révèle un succès depuis 1995 : 325 placements en entreprise ont déjà été organisés et plus de 210 emplois permanents en ont résulté. En 2000, l'Institut espère à nouveau contribuer à la création de plus de 80 emplois.

Ce programme favorise la création d'emplois rémunérés, d'une durée minimale de six mois, pour les diplômés universitaires des différentes disciplines du design : architecture, architecture

du paysage, design de l'environnement, design de mode, design d'intérieur, design graphique (incluant animation, infographie et multimédia), design industriel, urbanisme, etc.

Les jeunes designers peuvent déposer leur curriculum vitae à l'Institut ou le faire parvenir par la poste ou par courrier électronique (1) et inclure :

- Lettre autorisant l'IDM à transmettre le CV aux employeurs
- Coordonnées complètes (incluant date de naissance et N.A.S.)
- Logiciels maîtrisés (incluant versions et plates-formes)

Développement des ressources humaines Canada Human Resources Development Canada

- Diplômes et expériences de travail pertinents
- Mobilité régionale
- Langues connues et niveau de maîtrise

Les employeurs doivent joindre le coordonnateur du programme, le plus rapidement possible, au (514) 866-2436, poste 24. (2)

(1) Ne pas télécopier votre curriculum vitae. Les formats de fichiers acceptés pour les envois par courrier électronique sont les suivants : QuarkXPress 3.1 et 3.3, Word, WordPerfect 5.1, ainsi que la plupart des formats de traitement de texte Macintosh.  
(2) Les employeurs doivent garantir certaines conditions minimales de travail. Un document d'information détaillé peut être obtenu en joignant le coordonnateur.

## Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est  
Marché Bonsecours (niveau 3)  
Montréal (Québec)  
Canada H2Y 1H2  
Téléphone : (514) 866-2436  
Télécopieur : (514) 866-0881  
Courriel : idm@idm.qc.ca  
Site Web : http://www.idm.qc.ca